

LAFARGA, Francisco et PEGENAUTE, Luis, dir. (2013) :
Diccionario histórico de la traducción en Hispanoamérica.
Madrid/Frankfurt am Main : Iberoamericana/Vervuert, 515 p.

Raúl Ernesto Colón Rodríguez

Volume 60, Number 1, April 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1032409ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1032409ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Colón Rodríguez, R. E. (2015). Review of [LAFARGA, Francisco et PEGENAUTE, Luis, dir. (2013) : *Diccionario histórico de la traducción en Hispanoamérica*. Madrid/Frankfurt am Main : Iberoamericana/Vervuert, 515 p.] *Meta*, 60(1), 201–204. <https://doi.org/10.7202/1032409ar>

LAFARGA, Francisco et PEGENAUTE, Luis, dir. (2013) : *Diccionario histórico de la traducción en Hispanoamérica*. Madrid/Frankfurt am Main : Iberoamericana/Vervuert, 515 p.

En octobre 2013, ce dictionnaire historique de la traduction en Amérique hispanique a été publié en Espagne sous la direction de Francisco Lafarga et Luis Pegenaute. Quatre ans plus tôt, ceux-ci avaient déjà coordonné la publication du *Diccionario histórico de la traducción en España*. Comme le précédent, ce dictionnaire a été élaboré selon une méthodologie de dictionnaire encyclopédique en suivant une approche sociologique, ce qui, comme les éditeurs le soulignent, est en voie d'être adopté par la discipline de la traductologie (p. 10). Ces deux professeurs, respectivement de l'Universitat de Barcelona et de l'Universitat Pompeu Fabra, comptent par ailleurs à leur actif une longue liste de publications sur le sujet de l'histoire de la traduction, en particulier en Espagne¹.

Le nouveau dictionnaire contient 214 entrées, rédigées par un peu plus d'une centaine de collaborateurs. Ces chiffres contrastent avec les quelque 800 entrées du dictionnaire de la traduction dans la péninsule ibérique rédigées à leur tour par environ 400 chercheurs, mais la différence semble logique, compte tenu des siècles supplémentaires d'histoire de la traduction hispanique du côté européen de l'Atlantique. Il n'en est pas moins vrai que l'Amérique hispanique, de même que l'Amérique anglo-saxonne, compte aussi déjà plus de cinq siècles de traduction vers la langue de Cervantès, ainsi que la population hispanophone la plus importante de la planète, c'est-à-dire 400 millions de locuteurs sur les 420 pour lesquels l'espagnol est la langue maternelle.

Le mérite indiscutable du nouveau dictionnaire est qu'il est une œuvre pionnière en la matière. À notre connaissance, il n'y a pas d'ouvrage similaire publié ou, même à l'état de projet, qui soit allé si loin, englobant la plupart des pays de l'Amérique hispanique et présentant les trajectoires de nombreux traducteurs qui n'étaient connus que par une poignée de spécialistes. Évidemment, de nombreux efforts sont fournis afin de documenter les parcours et les travaux d'un nombre important de traducteurs hispano-américains, et ce, dans de très diverses publications, que ce soit imprimées ou en format Web², mais nous sommes ici en présence du premier véritable effort rassembleur laissant une impression d'accomplissement.

Dans l'introduction du dictionnaire, les éditeurs regrettent le fait que jusqu'à présent il n'y ait pas eu d'études comparatives entre l'histoire de la traduction en Espagne et en Amérique hispanique, ni de recherches qui portent sur la dimension de l'espace hispano-américain dans l'histoire de la

traduction espagnole (p. 7). Voilà qui s'avère une préoccupation légitime des chercheurs ibériques, mais pour les Amériques, il y a également des sujets qui méritent d'être soulevés, dont, parmi les plus pressants, l'histoire et le rôle de la traduction hispanique en exil américain, autrement dit, les traducteurs d'un pays hispano-américain donnés exilés dans d'autres pays hispanophones ou dans les pays allophones des Amériques, ceux de l'Amérique du Nord au premier chef. Ce sujet, d'une importance considérable pour les histoires régionales et nationales des pays hispano-américains, de par l'influence, par exemple, de la révolution américaine (1776) sur les indépendances du Sud, continue pour l'instant à n'être qu'un projet d'avenir. De celui-ci, par contre, dépendra la revendication du rôle historique et aussi linguistique de bon nombre de traducteurs de ce continent, que le dictionnaire ne traite que de façon périphérique, mais à partir duquel on peut commencer à construire une liste de recherche.

Le dictionnaire propose une structure complexe mais à toutes fins utiles très claire. Des pages 15 à 18, on trouve la liste des collaborateurs du projet, avec leur filiation académique et les titres des entrées sous leur responsabilité. Aux pages 19 et 20 apparaissent dix-neuf groupes d'entrées classés par pays (y compris Porto Rico), sous l'appellation de *ámbitos* (milieux géopolitiques). Dans chaque groupe national, on peut trouver un article consacré à l'histoire de la traduction du pays concerné, plus une quantité de fiches dédiées aux traducteurs oscillant entre trente et un traducteurs répertoriés pour le Pérou et un seul pour le Honduras. Dans les *ámbitos*, en plus des fiches sur les traducteurs, il y a également d'autres fiches sur des sujets tels que le travail de traduction des journaux, des revues littéraires, des maisons d'édition ou des équipes de certaines de ces publications (*Sur, Origenistas, Cojo Ilustrado, Gaceta de Caracas, Monte Ávila Editores*). Néanmoins, si l'Argentine, Cuba et, surtout, le Venezuela y sont représentés, on doit regretter que d'importantes revues latino-américaines où la traduction littéraire a été très importante ne soient pas répertoriées. *Plural, Vuelta* et *Letras Libres* du Mexique n'en sont que trois exemples, toutes les trois étroitement liées à l'activité littéraire et de traduction que coordonna Octavio Paz durant une bonne partie du XX^e siècle. On ne trouve mention de ces revues ni dans l'entrée consacrée au Mexique en tant que pays – qui s'arrête par contre sur des revues telles que *Azul, Los Contemporáneos* ou *Cvltvra* – ni dans celle consacrée à Octavio Paz.

Deux *ámbitos* supplémentaires ne sont pas reliés aux cadres nationaux : *Virreinato* et [*sin ámbito*]; les entrées qui y sont réunies ont été rédigées avec une vision d'ensemble des phénomènes historiques qui mérite quelques nuances. On sait,

en effet, que les quatre vice-royaumes espagnols des Amériques furent des entités géographiques et temporelles distinctes les unes des autres, mais que, surtout, la vie culturelle, et en conséquence la traduction, comportait des différences importantes, surtout au début d'une conquête physique et spirituelle qui, dans ce dernier domaine, s'était caractérisée par l'improvisation (López Parada 2013). Ensuite, à partir du XVIII^e siècle, l'empire espagnol n'est plus le pouvoir hégémonique, ni en Europe ni dans le monde. Comme le constate Javier San Julián, «from the 18th century to the 20th, Spain can be easily considered within the confines of the concept of intellectual periphery» (2013: 1), ce qui automatiquement augmente dans les colonies espagnoles des Amériques l'influence des pouvoirs qui deviennent hégémoniques (notamment ceux de l'Angleterre et de la France). Mentionnons, à titre d'exemple, l'énorme pouvoir qu'avait le commerce de contrebande dans les Caraïbes, où des villes comme Trinidad, à Cuba, étaient florissantes et concurrençaient les centres coloniaux de pouvoir, en l'occurrence La Havane, durant les XVII^e et XVIII^e siècles, grâce au contrôle affaibli du gouvernement colonial de La Havane sur ce qui se passait dans la zone³. La traduction offre alors une incomparable plateforme d'observation d'une multiplicité de phénomènes. Gertrudis Payàs, qui a étudié la question de l'influence de la traduction dans les processus identitaires du Mexique, a souligné que dans le contexte colonial mexicain :

[la] pratique de traduction [est] imbriquée dans les multiples discours du colonisateur (évangélisation, assujettissement et protection des Indiens, fixation de leurs langues et vocabulaires, transactions de tout ordre) et aussi dans les discours, tout aussi multiples, des indigènes eux-mêmes (insertion dans la nouvelle société, fixation des mythes et histoires anciennes, glissement plus ou moins tacite d'éléments de leurs cultures dans les nouvelles pratiques culturelles, acculturations et transactions diverses aussi).

(Payàs 2006: 16)

Des idées similaires, en particulier sur le caractère transculturel des échanges colonies-métropole, ont été exprimées par d'autres chercheurs, notamment par Bastin (2007) pour le Venezuela. Nous nous trouvons ainsi face à une diversité – même régionale – très importante et le besoin de différenciation s'avère pressant, du fait, depuis les débuts de la colonisation, des divergences importantes entre les espaces civilisationnels mésoaméricain, caribéen, andin et du Río de la Plata, dont il faut tenir compte. Ces différences n'ont fait que s'accroître avec les indépendances et chaque espace hispano-américain a introduit

du nouveau, de l'acculturation ou plutôt de la néoacculturation⁴ (Ortiz 1940/1991: 90) dans les cultures qui s'y sont formées.

Le premier vice-royaume (1535) est le Vice-royaume de la Nouvelle Espagne (Mexique, Amérique centrale, centre et ouest états-unis jusqu'au territoire, aujourd'hui canadien, de la Colombie-Britannique, grandes Antilles, Philippines ainsi que des îles d'Océanie). Suit le Vice-royaume du Pérou (1542), qui vers la fin incluait seulement le Pérou et la Bolivie actuelles. Le Vice-royaume de la Plata se sépare du précédent en 1777 (Argentine, Uruguay, Paraguay et autres territoires). Avant ce dernier (en 1717), avait été créé le Vice-royaume de la Nouvelle Grenade (Colombie, Venezuela, Équateur, Panama et Costa Rica). Sans parler des capitaineries générales, parmi lesquelles celles de Cuba et du Chili comptant parmi les plus riches et stratégiques pour l'empire, ces territoires de l'empire espagnol ont fait l'objet de la part d'historiens contemporains de nombreuses recherches consacrées au sujet de l'histoire culturelle⁵.

Un effort de différenciation aurait été souhaitable, compte tenu du fait que les entrées du dictionnaire s'étendent sur des périodes historiques distantes qui vont du XVI^e au XXI^e siècle. Sous l'appellation *Virreinato*, on peut trouver des fiches de traducteurs qui sont souvent des figures historiques connues, telle que la Malinche (XVI^e siècle). On y trouve aussi une entrée sur la traduction par les ordres religieux (*congregaciones*), une autre sur la traduction des langues européennes vers l'espagnol durant le *Virreinato*, et une autre sur la traduction des langues autochtones vers l'espagnol à la même époque.

Une seule entrée (*Exilio*) est signalée sous l'appellation [*sin ámbito*]. Il s'agit de l'exil des intellectuels-traducteurs espagnols en Amérique hispanique à partir de la guerre civile espagnole de 1936-1939; en revanche, les traducteurs hispano-américains en exil sont ignorés. L'héritage laissé par des traducteurs tels que José Martí, César Vallejo ou Julio Cortázar, qui sont inclus ici en tant que traducteurs rattachés à un pays, ne serait pas compris dans sa plénitude sans les composantes motivationnelles, circonstancielles et les expériences que leurs exils respectifs leur ont apportées.

Il est à signaler que, par rapport au précédent *Diccionario histórico de la traducción en España*, où faisait défaut un index avec pagination, celui-ci compte un index des auteurs traduits, ce qui s'avère très utile pour la recherche. Par contre, on peut regretter l'absence d'un index des traducteurs répertoriés. Un tel index aurait permis, par exemple, de faire des références croisées, quand un traducteur est mentionné dans des entrées autres que la sienne, ce qui aurait également contribué à

établir le réseau d'influences ou d'échanges. En effet, les éditeurs mentionnent dans l'introduction que, dans l'articulation du discours de ces entrées, on mentionne nécessairement les traducteurs qui comptent une entrée dans le dictionnaire (p. 9), mais ces mentions sont faites au moyen d'astérisques qui ne sont pas explicités; le lecteur doit par conséquent parcourir toutes les entrées pour reconstruire le réseau complet.

Finalement, les repères bibliographiques présentés à la fin de chaque article constituent, tout comme dans le cas du précédent dictionnaire, un des principaux atouts. Ils visent à fournir au lecteur qui souhaite en savoir davantage les sources indispensables à consulter sur un sujet particulier. De plus, lorsque le sujet le justifie, les sources disponibles sur le Web sont répertoriées, parfois généreusement, comme dans le cas de la fiche de Julio Cortázar, rédigée par Sylvie Protin de l'Université de Lyon 2. Elle apporte des liens très divers, par exemple, vers une revue traductologique hispano-américaine en ligne et vers sa thèse doctorale. Dans cet esprit de consultation rapide et gratuite sur Internet, et dans le but d'en faire une source de référence dans l'enseignement universitaire, les coordonnateurs des deux dictionnaires ont organisé la *Biblioteca de traducciones hispanoamericanas*, hébergée sur le site *Cervantes Virtual*⁶, qui diffuse la langue et la culture hispaniques à travers le monde.

Le *Diccionario histórico de la traducción en Hispanoamérica* est d'ores et déjà, et ce, malgré les limitations signalées, un ouvrage indispensable à l'heure de s'informer, tant sur les processus culturels et linguistiques amorcés par les agents de la traduction hispanique dans les Amériques⁷, que sur les éléments contextuels qui ont entouré cette histoire des traductions et des traducteurs sur le continent qui a fait de l'espagnol une langue de premier plan, et où la traduction a joué et jouera un rôle croissant, similaire peut-être un jour à celui qu'elle joue déjà pour le portugais au Brésil⁸.

NOTES

1. À ce sujet, consulter les pages biobibliographiques des deux éditeurs sur <http://www.ub.edu/estfrances/francisco_lafarga.htm> et <http://www.upf.edu/dtcl/en/personal/temps_complet/prl.html>.
2. Voir, par exemple, le site Web du Groupe de recherche en Histoire de la traduction en Amérique latine (HISTAL) de l'Université de Montréal: <www.histal.ca>.
3. Nicolas Joseph de Ribera (1773), dans *Descripción de la isla de Cuba* écrit vers 1756, signale que Trinidad «es pueblo de muchos marineros, y los más famosos en la Ysla para el corso» (une ville de beaucoup de marins, et des corsaires les plus connus dans l'île) (1773: 90).

4. Une recherche sur Google Scholar en anglais avec «cultural history» «Spanish America» et «vicerealty», donne 441 résultats. En espagnol, avec «historia cultural» «América española» et «virreinato», elle donne 245 résultats. En français avec «histoire culturelle» «Amérique espagnole» et «vice-royaume», elle donne 7 résultats (recherche réalisée le 24 avril 2014).
5. Ortiz, défendant le concept de la *transculturation* par rapport à celui de l'*acculturation*, signalait que, «le vocable *transculturation* exprime mieux les différentes phases du processus de transition d'une culture à une autre, parce qu'il consiste non seulement en l'acquisition d'une culture différente, ce que veut dire précisément le terme anglo-américain *acculturation*, mais aussi nécessairement en la perte et l'affaiblissement d'une culture précédente, ce qu'on pourrait appeler une *déaculturation* partielle, d'où la création de nouveaux phénomènes culturels qui pourraient être qualifiés de *néoculturation*» (Ortiz 1940/1991: 90; notre traduction).
6. Cervantes Virtual: <www.cervantesvirtual.com/portales/traduccion_hispanoamericanas>.
7. Cette formulation nous semble capable de mieux embrasser le sujet à l'étude ici. Le concept d'Amérique hispanique est d'ailleurs à réévaluer, pour inclure les groupes humains considérables de langue et culture hispaniques, qui ont habité et qui habitent toujours aux États-Unis, au Canada ou au Brésil. Ces populations, qui ont produit et produisent un volume de traductions de l'anglais, du français, du portugais, ou d'autres langues vers l'espagnol, méritent une étude approfondie.
8. L'Index Translationum indique que le Brésil a produit (pour l'ensemble de la base de données), 50 183 traductions (17^e place mondiale), alors que le Portugal en a fait 24 460 (26^e place mondiale). L'Espagne, avec 232 850 traductions, y a la deuxième place mondiale, après l'Allemagne. Le Mexique (8 324 traductions) et l'Argentine (5 145 traductions) détiennent les 43^e et 48^e places respectivement. On ne sait pas, par contre, si dans les 52 515 traductions des États-Unis (15^e place), les traductions vers l'espagnol sont incluses, dans un pays où l'émergence économique et culturelle de la population hispanique est un fait largement reconnu. *Index Translationum*. Consulté le 24 avril 2014, <<http://www.unesco.org/xtrans/bsstatexp.aspx?crit1L=1&nTyp=min&topN=50&lg=1>>.

RÉFÉRENCES

- BASTIN, Georges L. (2007): La traduction des catéchismes et la conquête spirituelle dans la Province du Venezuela. *TTR*. 20(1):215-243.

- COLÓN RODRÍGUEZ, Raúl Ernesto (2011): *Compendio de Francisco Lafarga et Luis Pegenaute*, dir. *Diccionario histórico de la traducción en España*, Madrid: Gredos, 2009, 1192 p. *TTR*. 24(2):235-239.
- DE RIBERA, Nicolas Joseph (1973): *Descripción de la isla de Cuba: con algunas consideraciones sobre su población y comercios*. La Havane: Editorial de Ciencias Sociales.
- LAFARGA, Francisco y PEGENAUTE, Luis, dir. (2009): *Diccionario histórico de la traducción en España*. Madrid: Gredos.
- LÓPEZ PARADA, Esperanza (2013): «Congregaciones». In: Francisco LAFARGA et Luis PEGENAUTE, dir. *Diccionario histórico de la traducción en Hispanoamérica*. Madrid/Frankfurt am Main: Iberoamericana/Veuvert, 143-145.
- ORTÍZ, Fernando (1940/1991): *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*. La Havane: Editorial de Ciencias Sociales.
- PAYÀS, Gertrudis (2006): Lorsque l'histoire de la traduction sert à réviser l'histoire. *TTR*. 19(2):15-36.
- SAN JULIÁN, Javier (2013): Translations of Historical Economic Texts into Spanish: A General Appraisal of 18th and 19th centuries. *EE-T*. Research paper.

RAÚL ERNESTO COLÓN RODRÍGUEZ
Université d'Ottawa, Ottawa, Canada

CRONIN, MICHAEL (2013): *Translation in the Digital Age*. New York: Routledge, 176 p.

Translation in the Digital Age is as much about translation in the pre-digital era as it is about translation today. As Cronin argues in his introduction, “technology is not simply an accessory, an adjunct to translation, [rather] it has been central to the definition of translation activity in many different societies and in many different historical periods up to and including, of course, our own” (p. 2). For this reason, the book is replete with examples of translation and information transfer in contexts that range from translating the writings of Hermes Trismegistus into Latin in 15th-century Italy to developing automated translation devices for military use in contemporary United States. Nor does Cronin focus on a single kind of text: literary translation is discussed just as frequently as – and perhaps even more often than – digital texts like social media websites.

This wide-ranging scope is evident in the opening chapter, which contextualizes translation, technology and indeed human existence through the historical lens of “the made objects that mediate human existence” (p. 9). Turning repeatedly to historical examples that include the Rosetta

Stone, ancient Rome and medieval Italy, Cronin considers how translation, trade and technology were interconnected in early urban culture and continue to be intertwined today.

Chapter 2 focuses more particularly on the present era, exploring time, critical mass and cost as factors affecting modern translation practices. Cronin presents several interesting arguments, noting for instance that when commentators argue that translation is expensive, they often fail to compare the cost of translation with the cost of teaching everyone a *lingua franca* like English. He questions the notion of cost and who incurs it. Using examples as diverse as airlines requiring passengers to print boarding passes from home rather than with an agent and Google Translate allowing users to translate texts without the visible labour of a translator, Cronin argues that every transaction has a cost, but these costs can be shifted around: from producers to consumers, from people to machines. Later, he discusses the notion of power, transparency and information transfer in modern society, arguing that translation helps enable transparency, adding value to the “big data” that is accumulated when social networks like Facebook can be accessed by a greater number of users. For this reason, Cronin believes translators have an ethical responsibility to make the cost of translation more visible, since it is increasingly being shifted from content producers to the users themselves.

Historical and contemporary examples are given almost equal footing once more in Chapter 3, which explores the idea of borders and limits in relation to translation. Cronin studies not only how Martin Luther challenged the limits of the German language with his translation of the Bible and how literary translators test limits and conventions, but also the limitations of smartphone translation apps and the limits of translation growth.

The main focus of Chapter 4 is the question of how the “culture of transparency” (p. 106) in which we now live, where our private lives are often on public display through social media, affects translation. Cronin offers several examples of how translation is informed by this culture of transparency: linguists interpreting and translating to facilitate surveillance and espionage, community interpreters making visible what would otherwise be hidden (medical symptoms, evidence at a trial, educational needs), and literary translators enabling “literary wares” (p. 107) to be showcased to others. In other cases, he offers examples more directly tied to the digital age, including Wikileaks relying on translation to make transparent “evidence of fraud, malpractice, illegal activities, or torture by private or public entities” (p. 108).

Finally, Chapter 5 delves into Machine Translation and related issues such as post-editing and